









## LA MAITRESSE DE MAISON.



Il y a quelques jours, un gentilhomme campagnard dont la jeunesse s'est écoulée sous l'ancien régime, me parlait avec philosophie de la transformation complète qu'il avait vu subir à la société. « J'ai abandonné sans regret la poudre quoiqu'elle conservât les cheveux, disait-il en passant un petit peigne d'écaille sur son crâne bel et bien dégarni; les pantalons sont moins décents mais plus chauds que les culottes, il faut en convenir; je me serais habitué à vos nouvelles méthodes de dîner à cinq heures, veiller, ne pas souper, etc., quoiqu'elles ne vailent pas le diable; je vous passerais vos contredanses qui ont l'air d'une mêlée, et font une poussière abominable; j'aurais même pris mon parti d'être coudoyé à l'assemblée par le fils de feu mon intendant: mais ce que je n'ai jamais pu supporter, ce sont des salons qui ressemblent à des salles d'auberge, où l'on ne sait, en entrant, à qui aller faire sa cour, tant la maîtresse de la maison oublie ou bien ignore son rôle. On trouve encore des châtelaines, *mais il n'y a plus de maîtresses de maison*, ajouta-t-il en prononçant ces derniers mots d'un ton sentencieux, parlant plus de sociétés où un galant homme se sente à l'aise: aussi je reste à la campagne. » — La conclusion du vieux gentilhomme me sembla un peu bien sévère, pour parler son langage; cependant je crus pouvoir, en sûreté de conscience, lui accorder que rien ne ressemble aux maîtresses de maison d'autrefois moins que nos *entrepreneuses de raouts*; mais je me permis d'émettre le doute que son indulgence à l'égard de la coiffure à la titus, des contredanses à soixante-quatre et autres traits de mœurs révolutionnaires, fût parfaitement conséquente avec le reste. « Certes,

lui répondis-je, ce n'est pas à moi qu'il appartient de défendre la poudre que vous venez d'abandonner, je me rappelle avoir vu des coiffures à l'oiseau royal et je n'ai rien à dire en leur faveur sous le rapport pittoresque ; nous avons d'ailleurs des cosmétiques d'une égale efficacité. Mais la poudre, les paniers, les assemblées choisies qui commençaient à six heures et se terminaient par un souper en petit comité, le menuet, la contredanse à huit, autour de laquelle on faisait cercle, toutes ces choses légères en apparence n'avaient-elles pas une influence directe sur le ton général de la société dont les maîtresses de maison ne font que subir la loi, même lorsqu'elles semblent s'affranchir de toute règle ? car les maîtresses de maison, comme les auteurs, comme les journalistes, comme tous ceux qui courtisent un public, deviennent nécessairement caméléons, et leurs travers, dont nous les tançons, nous appartiennent en propre. Si une maîtresse de maison ne s'occupe plus de ses hôtes, c'est que ses hôtes ne veulent plus qu'elle s'occupe d'eux ; si elle ne laisse plus à un galant homme le loisir de lui faire sa cour, c'est que les hommes font maintenant *la cour* aux femmes et ne veulent plus faire *leur cour*... » Mais la poudre, s'écria séchement mon gentilhomme, qui ne me voyait pas de bon œil relever le drapeau qu'il avait quitté, la poudre et les paniers qu'ont-ils à faire avec cela ? « La poudre et les paniers, répondis-je vivement, étaient les sauvegardes du bon ton et de la dignité ! Avec la cadogan et l'épée en travers, les paniers et les poufs, vous figurez-vous nos cohues d'aujourd'hui, nos heurts incivils, nos danses de rustres ? le galop dansé en poudre et en panier ? vous ne voyez cela qu'à travers un nuage. » Le digne gentilhomme sourit avec indulgence au jeu de mots qui m'avait bien involontairement échappé. « Il fallait de la place pour le menuet et la belle contredanse, qui ne faisaient qu'un système avec les trois révérences ; les trois révérences et les compliments allaient ensemble et se tenaient avec la galanterie des manières, la mesure et la courtoisie entre hommes, les frais de conversation, toutes choses sans lesquelles une maîtresse de maison ne peut demander pour elle ni obtenir pour les autres aucun égard. Avec la poudre et les paniers vous mettiez cent personnes dans un salon où nous en mettons six cents après y avoir taillé un entresol. Ne trouvez-vous pas dans cet encombrement un motif tout naturel à ce que vous n'y puissiez pas faire agréer votre cour, et encore à ce que vous y soyez coudoyé par le fils de feu votre intendant ? Ah ! la poudre et les paniers, monsieur, qui nous les rendra ? — Vous n'avez jamais connu cela et vous en parlez comme un aveugle des couleurs, me répartit aigrement le gentilhomme campagnard, mais si vous aviez comme moi vécu sous l'ancien régime, vous ne pourriez prendre en patience la société telle que vous nous l'avez faite, messieurs les novateurs. »

Nous restâmes longtemps sur ce chapitre, et je finis par accepter de bonne grâce le rôle que mon antagoniste m'assignait d'office, celui de défenseur des nouvelles coutumes et des nouvelles maîtresses de maison. Celles de province me fournirent de bons arguments pour mon plaidoyer forcé. En effet si le type gracieux de la maîtresse de maison, ce type superlatif de la société française avant 89 est à peu près perdu aujourd'hui, c'est en province que l'on en rencontre encore quelques reflets. L'art de *tenir un salon* y est conservé par tradition, et grâce aux maîtresses de maison la société en province est encore ce qu'elle veut être. Cependant avouons-le avec douleur, même

dans ces cercles étroits flanqués de solides défenses, que les uns nomment règles des convenances et des bons usages, que les autres s'enhardissent à qualifier de préjugés, il commence à s'infiltrer aussi un esprit d'anarchie, et les physionomies heureuses que nous voudrions pouvoir esquisser disparaissent de jour en jour, hélas ! sans être remplacées. Au risque de nous répéter, nous dirons encore qu'il faut aller chercher une image de la maîtresse de maison seulement dans des vieux hôtels où, sans fouiller trop au fond des armoires, on trouverait un carton à poudre garni de sa fine houppe en duvet d'édredon. Dans ces respectables familles, jadis attachées à la robe pour la plupart, les jours de réception, de grande ou petite *assemblée*, tous les enfants de la maison, mariés ou nubiles, sont rigoureusement tenus de ne pas s'absenter ; ils forment l'état-major de leur mère et sont chargés, chacun suivant sa capacité, de faire leur part des honneurs. L'un, distingué par des connaissances en *office*, surveille le service des rafraîchissements ; un autre, que le ciel a doué d'une fine pointe d'esprit, a dans son département les petits jeux et la cour à faire aux jeunes filles, *toutes généralement quelconques*, sans préférence, excepté pour les laides et les plus dédaignées ; le personnage instruit de la famille, celui des enfants qui se destine aux emplois graves, attaque les hommes d'âge mûr sur les questions de politique et d'agriculture. Il doit provoquer les dissertations et les écouter à titre de leçons ou de renseignements profitables sans beaucoup parler lui-même, car ce n'est plus qu'en province que l'on applique ce judicieux aphorisme : « L'esprit d'autrui nous est moins agréable que le nôtre. » Une heure avant le commencement de l'*assemblée*, la maîtresse de maison a disposé ses fauteuils en cercle et s'est placée au coin de la cheminée. Quelques tables de jeu sont tout ouvertes et les parties arrangées d'avance. Quatre cartes extraites de l'un des jeux, attendent, ainsi que l'allumette en papier et les bougies, que la maîtresse de la maison donne le signal : alors l'un des enfants éclaire le tapis vert et offre respectueusement les quatre cartes à quatre vieillards qui sont aussi habitués à faire leur boston que le roi de France son whist. Tout a été prévu dans ce salon où l'arrangement régulier des choses et des gens met chacun à l'aise à peu près comme le soldat au milieu du peloton. Avant d'arriver, on sait qui on verra, ou plutôt qui on ne verra pas, car il n'y a pas une personne invitée qui ne le soit à un titre connu, valable, et admis par tout le monde ; aussi la société fait corps. Si un étranger pénètre dans ce salon, il a produit des recommandations, parenté, amis, position, quelque garantie positive. A chaque nouvelle présentation qu'il a l'honneur d'obtenir, l'histoire de ses droits à cet avantage ne fait qu'un avec son nom. Par exemple : — J'ai l'honneur de vous présenter M. \*\*\* , cousin de notre ami de... , il a fait la campagne de 1815 avec Louis de Larochejaquelin. — Après l'énumération requise, la maîtresse de maison entame la première un sujet de conversation qui puisse prêter à quelques développements ; lorsque les deux interlocuteurs sont, comme disent les marins, solidement *abordés*, elle les quitte mais sans les perdre de vue, et dès que les grapins paraissent se relâcher, elle vient prendre à la remorque son protégé pour recommencer ailleurs la même manœuvre. Pendant toute la soirée elle appartient corps et âme à ce nouvel hôte, comme les habitués de son salon lui appartiennent. Elle répond de tout et de tous, à l'étranger de l'urbanité de ses compatriotes, au jeune homme de ses plaisirs, à la mère un peu prude pour ses filles du ton qui régnera dans les discours et les manières ; et tout le

monde lui obéit, se laisse exciter ou modérer par elle, lui fait place pour qu'elle exerce partout sa surveillance, et les jeunes gens l'escortent pour prendre ses ordres. Si la maîtresse de maison de province savait bannir l'ennui de chez elle, secret que sa mère ne lui a pas laissé, tous les gens de goût déserteraient Paris et s'en iraient chercher dans nos vieilles capitales la simplicité, la vérité, la sécurité des relations.

A Paris tout est différent de ce que nous venons de décrire; l'organisation de la société y est faite d'après d'autres bases essentiellement transitoires, et les maîtresses de maison y ont un rôle bien plus compliqué. Ici plus de divisions par classes et par rangs, ou par partis, point de ces existences qui donnent le droit d'être admis partout, et forcent en quelque sorte la *société* de se donner, tel jour, rendez-vous dans tels salons. A Paris, pour monter au poste éminent de maîtresse de maison, il s'agit uniquement, mais absolument, de dépenser au delà de cinquante mille francs par an; peu importe que ce soient cinquante mille francs de rente, ou de capital, ou de dettes; personne ne contrôle les fortunes. Mais s'il n'est pas difficile de s'élever à cette hauteur, s'y maintenir exige les plus constants et les plus savants efforts. L'année dernière vous entendiez une jeune femme dire avec satisfaction : « Je vais ce soir chez la comtesse de S\*\*\*; » cette année elle n'en conviendrait qu'en s'excusant; c'est chez la princesse A\*\*\* que l'on se vante d'aller. La comtesse explique cela par l'ingratitude du monde, la princesse par le bon goût des Parisiens. L'année prochaine elles tiendront toutes deux le même langage, et rien n'empêche que dans cinq ou six ans elles n'aient fait, comme la lune, leurs deux quartiers obscurs et ne reviennent briller dans tout leur éclat. Maîtresses de maison, femmes à la mode, lions et lionnes de salons, tout s'élève sans raison et disparaît sans cause; nous sommes maintenant une nation de parvenus.

La maîtresse de maison a au moins vingt-cinq ans; elle n'en avoue jamais plus de trente-cinq, jusqu'à ce que ses filles soient en âge de se marier. Elle compte sur l'oubli du passé. Sa toilette vise plus à la richesse qu'à l'élégance. C'est toujours chez elle qu'elle inaugure les splendides robes de point d'Angleterre, les diamants nouvellement montés; on ne peut assez faire honneur à ses hôtes. Il est vrai que jadis on pensait plus à les faire valoir, mais c'était peut-être une affectation de modestie. La maîtresse de maison est d'une parfaite régularité dans sa conduite. Si elle ne résiste pas toujours aux amours, elle les accueille avec tant de réserve et de dignité, que les mères peuvent la donner en modèle à leurs filles. La distribution de son temps et son entourage lui permettent d'ailleurs peu d'infractions au contrat conjugal. Des maris dont la complaisance n'allait pas plus loin que le platonisme et dont la paresse était égale à leur jalousie ont même eu recours à l'ouverture d'un salon, pour s'épargner les fatigues et les inconvénients de leur rôle. C'est l'équivalent du système espagnol, des duègnes.

Le matin, la maîtresse de maison jouit de son seul moment de liberté. Avant onze heures il est permis de sortir à pied, d'aller à la messe et chez les fournisseurs; ainsi, dans le système actuel les heures du matin doivent être qualifiées d'indues à l'exclusion de celles du soir. Les petits billets à l'adresse de madame lui sont remis à son retour. Les uns contiennent des invitations, et ils sont immédiatement rangés à leur date; car, pour une maîtresse de maison, une invitation est comme un billet de garde pour un bon citoyen, chose sacrée qui passe avant tout. Oublier une invitation lors-

qu'elle vient de la part d'une femme considérable, c'est risquer que cette femme, le jour de réception, garde vingt jeunes gens chez elle, ou pis encore, les emmène ailleurs. Les autres billets sont des excuses, des doléances d'avoir manqué au rendez-vous, charmants morceaux de style où l'on trouve fréquemment autant d'esprit et de cœur que dans les lettres de madame de Sévigné. Paul-Louis Courier, qui, dit-on, prenait plus de peine à écrire un mot sur papier poulet qu'une mordante lettre aux électeurs, ou une scholie sur Plutarque, aurait envié l'élégante facilité de ces missives parfumées. Enfin, la troisième sorte de billets contient des demandes. « C'est un étranger à qui l'on ne saurait mieux faire les honneurs de Paris, qu'en l'introduisant dans un cercle où il trouvera la plus gracieuse hospitalité que la France puisse lui offrir. — Un parent ou un ami qui a tant entendu parler de madame \*\*\* et de ses aimables qualités, qu'il veut absolument obtenir l'honneur de lui être présenté. — Une jeune femme charmante qui fait son entrée dans le monde, et, chargée de la chaperonner, on éprouve le désir bien naturel de la faire débiter par le salon le plus distingué, et de lui assurer la plus puissante protection. » — Ici commencent les tribulations de la maîtresse de maison. Faut-il accorder, faut-il refuser ? Refuser, pour se le permettre sans danger, il faut avoir une consistance bien établie. Accorder, ce système peut mener loin.

Aujourd'hui l'affabilité des Français s'étend aux plus extrêmes limites. A la première réquisition, l'on se charge de *patroner*, sans avoir de garanties sur le caractère et la position, un individu dont on a fait la connaissance en voyage ou aux eaux. L'article de la charte qui déclare tous les Français égaux et susceptibles d'entrer dans toutes les carrières s'est infiltré jusque dans les mœurs. C'est maintenant que l'on peut dire : l'habit fait le moine ; car avec un habit de Blin, et assez d'argent dans sa bourse pour payer tous les soirs un cabriolet de louage, il n'est point de salon dont un jeune homme ne parvienne à forcer la porte avec un peu de ténacité et surtout d'impassibilité. Aussi voit-on exiler tout à coup des salons les plus brillants quelque individu dont la conduite a causé scandale. Si, par cas, les exigences d'une maîtresse de maison vont jusqu'à ne vouloir recevoir chez elle que des gens de naissance, qui empêche de prendre un titre et la particule *de* ? Il n'y a pas de nom qui s'y refuse, même celui du boutiquier voisin ; il y en a même qui, par une petite escobarderie de prononciation, se changent en appellation du plus beau féodal ; par exemple, si l'on porte le prénom d'Edmond, on peut être simplement Rouge, Blanc ou Noir, l'oreille la plus exercée n'entendra pas autrement, que monsieur de Montrouge, de Montblanc, de Montnoir, et les curieux qui voudront voir la carte de visite seront des malavisés. Ces usurpations, conseillées par une vanité vraiment enfantine dans le siècle où nous vivons, sont devenues si communes, sont accueillies avec tant d'indulgence, que les véritables possesseurs de beaux noms ne se sentent nulle part mieux établis que les intrus. Un Du Guesclin, s'il en restait, ne se contenterait pas de se produire modestement à l'abri de la gloire de son aïeul, sûr que le patriotisme du grand monde lui garderait partout la place qui lui revient ; non, il aurait le verbe haut, le port de tête écrasant, il parlerait de ses chevaux et des asperges qu'il mange en janvier. Un Du Guesclin tout comme un autre, pour établir son rang dans le monde, enchâsserait habilement dans sa conversation les noms des personnes à la mode chez lesquelles il est admis. Cette ressemblance parfaite entre les parvenus et les grands seigneurs, cette chance inévitable



pour les derniers de rencontrer les premiers dans le cercle de l'intimité la plus étroite, donnent une physionomie curieuse à nos salons ; chacun s'y tient crêté comme un coq, et le malappris qui voudrait adresser la parole à une personne qu'il ne connaît pas en recevrait pour réponse l'équivalent de ceci : « Je ne sais qui vous êtes et ne veux pas me compromettre. » Charmant compliment, pour les maîtres du logis.

Chaque maîtresse de maison a dans la matinée (le calendrier du monde fait durer la matinée jusqu'à six heures du soir) un instant pour recevoir, un autre pour faire des visites. Cela nécessite un registre en partie double pour les gens dont la spécialité est d'être répandus, car mettre une carte chez une femme qui a une heure est un moyen sûr de se fermer le chemin de ses bonnes grâces. La pièce dans laquelle la maîtresse de maison reçoit le matin est un boudoir encombré de ces étagères qui ont remplacé les *dressoirs* des vieux châteaux. Là se déploie l'élégance des petites choses, là se met le cachet du goût. Des livres richement reliés et dont les titres facilement aperçus laissent deviner de quelle couleur sont les pensées habituelles de la lectrice ; des objets d'art employés à l'usage, des objets de sentiment encadrés et exposés ; quelquefois de l'affectation et du mauvais goût dans le mélange, mais toujours de la grâce dans les détails ou l'à-propos de la mode. Dans le salon qui d'ordinaire précède cette pièce, une table chargée d'ouvrages pittoresques occupe un des angles, ou quelquefois le milieu ; les gravures sont destinées à fournir aux personnes d'amalgame difficile ou d'imagination lente, une contenance pendant qu'elles ne causent pas, ou un premier mot de conversation. Les visites du matin sont réellement le triomphe de la maîtresse de maison. Le jeune homme qui débute ou l'étranger qui arrive à Paris peuvent alors prendre l'idée la plus avantageuse de notre capitale. En une demi-heure la conversation a effleuré vingt sujets, toujours fine et courant sur les idées sans les faire plier, comme le pied de Camille sur les épis mûrs. Jamais, il est vrai, la maîtresse de maison n'en a profité pour établir un lien même passager entre deux personnes qui se voient pour la première fois, mais du moins elle a su produire tour à tour chaque visiteur sur la scène et le mettre sur son terrain brillant. Après cette épreuve, il n'y a pas de timidité qui ne doive être encouragée ; mais compter sur une pareille prévenance en toute occasion, le soir, par exemple, un jour de raout, serait vraiment compter sans son hôte.

A une heure fixe, les chevaux sont attelés : quel que soit le nombre ou la qualité des visiteurs, le valet de suite entre et prévient. La maîtresse de maison se lève en offrant à quelqu'un de ses hôtes de le *jeter*, en passant, dans son quartier. La série des visites commence ; il faut semer pour recueillir. Si vous êtes vous-même en visite chez quelque femme à la mode lorsque la maîtresse de maison y arrivera, vous reconnaîtrez tout de suite son rang à la manière dont elle sera reçue. Plus de ces signes de tête pleins d'aménité, de ces gestes gentils par lesquels on indique, sans se déranger, de venir prendre place sur le sofa. La maîtresse de maison a dans le monde le rang de général ; on fait d'elle le même état : les gens eux-mêmes savent qu'ils doivent lui ouvrir au large les deux battants de la porte, et la femme à la mode accourt au-devant d'elle comme autrefois faisait une jeune femme pour une femme âgée.

Le regard de la maîtresse de maison est calme, mais scrutateur. Pendant que la conversation marche sur des sujets faciles, ce regard se promène lentement sur tous

les objets du boudoir qui pourraient être importés avec avantage, toutefois moyennant une modification originale, car le point essentiel est de n'avoir pas ce qu'a tout le monde. En même temps la maîtresse de maison soupèse la valeur des personnes qu'elle rencontre dans ce salon, et se demande si ce seraient de bonnes recrues. Jugement porté et accaparement décidé, il est curieux de voir comment elle présente son invitation. Un diplomate des plus fins prendrait là une leçon dans l'art de proposer comme une faveur, et même de se faire demander ce que l'on désire obtenir. C'est surtout à l'apparition de ce que l'on nomme un personnage *intéressant*, que la maîtresse de maison met en jeu toute sa diplomatie pour attirer chez elle l'étranger de distinction. Que dirait-on si un homme illustre venant à Paris pour y étudier la société française, n'avait pas été empressé de la chercher à son centre le plus brillant? On nierait l'existence de la lumière. Dans ce genre, le soupçon seul est si funeste qu'il donne de l'indulgence en fait de réputation; la moindre célébrité suffit pour faire rechercher l'étranger. Mais si, le premier soir, il manque son effet, si, par exemple, le rajah d'Aoude est habillé à l'euro péenne et ne distribue pas orientalement des bijoux, si l'infatigable naturaliste qui a visité les vallées de l'Himalaya s'avise d'écouter au lieu de parler, si le hardi ravisseur de dona Maria d'Asounson de S\*\*\* va s'établir à une table de whist, il peut bientôt reconnaître à l'inattention affectée dont il est l'objet, que la maîtresse de maison le renie. Partout en France le même sort attend les débutants. Votre mérite nous importe peu, leur dit-on, faites votre succès et je vous adopte.

Les bals ne donnent qu'un titre illusoire à la haute et puissante charge de maîtresse de maison. Un bal est, en effet, une affaire de tapissier et de glacier-restaurateur, et tel est le goût des Parisiens pour la danse, que l'on irait au bal chez un entrepreneur de plaisirs publics, si quatre femmes à la mode se décidaient les premières à cette démarche. Les étrangères, qui forment aujourd'hui une partie considérable de nos maîtresses de maison, débutent par des bals, mais ce n'est qu'un acheminement aux soirées sérieuses, les seules qui donnent de la consistance à une femme. Chaque année il se présente sur l'horizon de Paris une nouvelle comète, venue de New-York, ou Saint-Pétersbourg. Lorsqu'elle arrive sans recommandation il se fait quelquefois que ses salons envahis d'abord par une société inférieure, restent ignorés du grand monde. Après deux ou trois hivers passés en infructueuses tentatives, elle part convaincue de l'impossibilité de pénétrer à Paris dans les cercles aristocratiques. Pendant l'été, réfugiée aux eaux, sur les bords du Rhin, la riche Américaine y rencontre une jeune et jolie femme du faubourg Saint-Germain, dont les vieux parents amoureux de ce bas monde n'ont pas encore voulu le quitter et laisser à leur fille les soixante mille livres de rente nécessaires à la tenue d'une maison. La connaissance se fait facilement entre ces deux *postulantes*, et voici quel en est le résultat. L'Américaine est ramenée à Paris par de belles et sûres promesses; l'hiver suivant elle reçoit chez elle l'élite des deux faubourgs. Ses billets d'invitation sont contre-signés par la belle Française, qui s'est aussi chargée *exclusivement* de la rédaction de la liste. Décors, orchestre, souper, tout est magnifique; les soins de la patronesse brillent dans l'ordonnance et les détails de la fête. Les jours suivants, des cartes soigneusement *cornées*, mais remises par des laquais, témoignent du savoir-vivre parisien, et les équipages, sans s'arrêter, roulent vers l'hôtel de la puissante protectrice, qui ouvre ou ferme à son gré les portes de ce

séjour enchanté. L'étrangère a prêté ses salons, ses gens, ses lustres, ses musiciens, ses rafraîchissements; la patronesse a donné le bal. C'est une société en commandite!

Cette variété de la maîtresse de maison a été introduite nouvellement en France, le succès qu'elle a obtenu porte à croire qu'elle se perpétuera.

Qui surprendrait une maîtresse de maison chez elle, entre huit et neuf heures, le jour qu'elle reçoit, passerait pour un fâcheux fieffé. Aujourd'hui les appartements de parade sont en même temps ceux d'habitation; la chambre à coucher de la maîtresse de maison, ce sanctuaire des Anglaises, n'est pas même toujours réservée. Les petits préparatifs domestiques que Balzac a décrits dans la *Femme supérieure*, si spirituellement et si complètement, qu'il serait inutile de l'essayer après lui, se font à peu près partout avant de recevoir du monde, mais personne n'en voudrait convenir parce que c'est bourgeois. Deux heures avant que le monde arrive, les meubles sont changés de place, disposés d'une savante manière qui doit avoir tout prévu. Ici un canapé avec de l'espace devant lui, pour qu'une petite coterie de jeunes gens puisse s'y établir autour d'une jeune femme qui aime à se former une cour; là un fauteuil flanqué d'une porte ou d'une encognure, dont la position forcément isolée assure le secret des tête à tête. En province, le cercle régulier des chaises a pour but de prévenir tout complot contre l'honneur des familles, en même temps qu'il contraint les hommes à une politesse universelle; à Paris, le désordre organisé des meubles doit servir tous les caprices: le soin de la morale est laissé aux maris et aux confesseurs. Ces arrangements faits et une dernière combinaison établie, celle de réunir de trois à cinq hommes pour chaque femme, la maîtresse de maison se repose. Au commencement de la soirée, son rôle est encore quelque peu apparent; elle souhaite la bienvenue aux arrivants et leur désigne le coin où ils trouveront leurs amis, sans jamais commettre une erreur dans la statistique galante, quoiqu'elle soit passablement changeante et embrouillée par les mœurs qui courent. Mais dès que ses salons commencent à être remplis, elle reprend sa liberté avec son individualité, ne s'occupe plus qu'à accaparer les causeurs aimables et enlever à quelque jeune protégée les attentions d'un beau cavalier qui pourrait la rendre trop fière. A voir une maîtresse de maison établie dans son coin favori, causer et coquetter sans préoccupations, répondre par un signe de tête au salut que lui adresse, en passant, un homme qui est souvent arrivé depuis un quart d'heure et n'a guère pris la peine de la chercher, certes, on ne devinerait pas qu'elle est chez elle. Quelle tournure prend la soirée? S'y amuse-t-on? s'y ennuie-t-on? ce n'est pas son affaire, la seule chose qui l'inquiète, c'est qu'on puisse dire le lendemain: on s'y étouffait.

S'il nous était permis de peindre des exceptions après avoir essayé de rendre une physionomie générale, nous saurions où trouver le modèle de la noble, gracieuse, hospitalière maîtresse de maison, attentive sans inquiétude, complaisante sans connivence, pleine d'abandon sans paresse, magnifique sans ostentation, exclusive sans dédain, régissant et gouvernant sans que l'on voie le sceptre ni que l'on sente la main, s'oubliant elle-même sans que personne la puisse oublier; mais ce serait un portrait.

C<sup>te</sup> ALBERT DE CIRCOURT.

